



INSTITUT KHYÈNTSÉ WANGPO

INSTITUT D'ÉTUDES SUPÉRIEURES BOUDDHISTE & DZOGCHEN

མཁྱེན་བཟེང་འདུལ་པོའི་གྲྭ་ཚང་།

1^{ère} année - Session 2

Philippe Cornu

**Histoire, origines et évolution
du monde bouddhiste**

Matériaux d'étude

Février 2016

TABLE DES MATIERES

1- Quels rapports entre l'inde, le brahmanisme, le bouddhisme et l'hindouisme? .2	
2- L'inde, berceau du bouddhisme	5
3- L'éclosion des écoles du bouddhisme ancien	6
4- L'avènement du Mahâyâna puis du Vajrayâna en Inde	7
5- La diffusion du bouddhisme par la route de la soie	8
6- Le bouddhisme en Chine	8
7- De la Chine à la Corée	10
8- Le bouddhisme au Japon	10
9- Le cas particulier du Viêtnam	12
10- Le bouddhisme au Sri Lanka	13
11- Les états successifs du bouddhisme dans le Sud-Est asiatique.....	13
12- Le bouddhisme en Indonésie	15
13- Le bouddhisme au Tibet.....	15
14- Les Mongols, derniers peuples d'Asie touchés par le bouddhisme	17
15- L'arrivée du bouddhisme en Occident	18

1- Quels rapports entre l'Inde, le brahmanisme, le bouddhisme et l'hindouisme?

L'Inde, ou plutôt la nation indienne (Bhârat en hindi) telle que nous la connaissons actuellement est de création récente. L'idée d'une Inde unifiée a mûri au contact des Britanniques, il y a environ deux siècles, et a trouvé son accomplissement lors de l'indépendance (1947), et pourtant l'Inde se vit comme si elle était éternelle. Avant l'indépendance, on employait parfois le mot pluriel français « Les Indes », qui désignait à la fois l'aire géographique et l'Etat dit « Empire des Indes » dominé par les Britanniques. Le mot *Inde* reste avant tout adéquat en tant qu'expression géographique, ce qu'il était à l'origine puisque le mot vient du persan *sindhu* qui désignait le fleuve Indus.

De l'époque antérieure à la naissance du nationalisme indien, Michel Angot nous dit :

À l'époque qui nous occupe [ancienne], personne dans ces pays n'a jamais eu l'idée qu'il était « indien » sous ce nom ou un autre. L'expression « civilisation de l'Inde ancienne » vise en fait à fonder l'Inde présente : pour ce faire, les Indiens d'aujourd'hui annexent au présent de l'Inde une admirable culture intellectuelle et monumentale, et ils aiment s'imaginer en continuité avec elle¹.

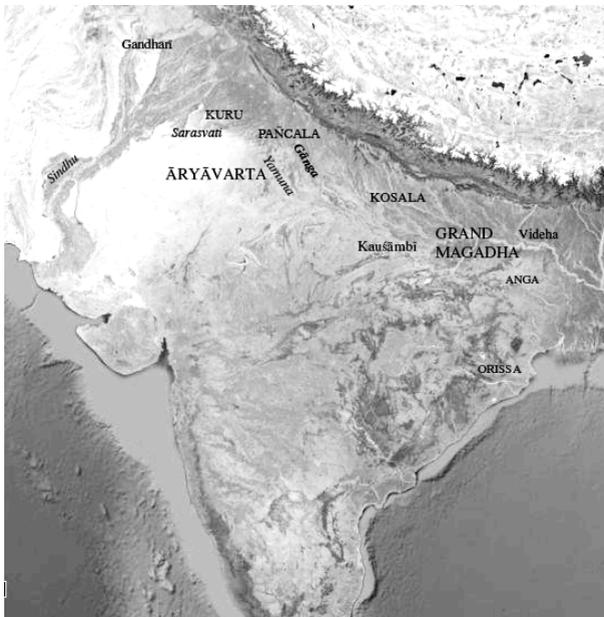
De fait, l'histoire de la civilisation indienne, en mettant de côté la civilisation antique dite de l'Indus (Mohénjo-Daro, Harappa, 2500-1800 av. J.-C.) dont nous ne connaissons ni la langue ni les traditions religieuses, commence avec la migration progressive des Arya ou Indo-aryens, peuple nomade indo-européen qui véhicule une littérature orale dans une langue sacerdotale, le sanskrit védique. On date habituellement le début de cette migration vers 1500 av. J.-C. Avec ses prêtres, les brahmanes, on peut dire que commence ainsi la civilisation brahmanique ou encore la civilisation du sanskrit — car les deux sont indissociables — qui aura par la suite une influence prédominante sur toute la culture indienne. Mais cette pénétration d'un peuple nomade et guerrier utilisateur du cheval, jusqu'alors inconnu dans cette région du monde, ne semble pas avoir été aussi violente et invasive que les partisans d'une « invasion aryenne » (TIA) semblent vouloir le croire. Même si les Indo-aryens étaient réputés guerriers, leur implantation s'est faite peu à peu, et il est préférable de parler de migration et d'intégration progressive aux populations indigènes, dravidiennes ou autres.

La culture indo-aryenne véhiculaient ainsi le sanskrit védique, langue sacrée et savante réservé aux brahmanes et qui sera affiné par ceux qui, parmi eux sont des grammairiens, devenant le sanskrit classique. Mais dans le peuple, on parlait des

¹ *Paroles de brahmanes*, Paris, Seuil, 2010, p. 28

langues dérivées, des prakrit. Cette civilisation va pénétrer ainsi peu à peu le subcontinent indien à travers les siècles.

À une époque aussi tardive que 150 avant J.-C., le grammairien Patañjali, en accord avec le *Vasiṣṭha Dharmasūtra*, ouvrage probablement de deux ou trois siècles antérieur, situe toujours le pays des nobles, Aryāvarta, dans une région située à l'est de là où disparaît la rivière Sarasvatī (le Thar désertique), au sud de l'Himalaya et à l'ouest de la forêt Kālakavāna — au confluent du Gange et de la Yamuna, et au nord du mont Pāriyātra. Ces nobles dont il parle sont les ārya ou aryens, qui ont hérité de la culture des Veda et du sanskrit. C'est donc là où se situe le cœur de la vieille religion brahmanique. À l'ouest se situent les régions de l'Indus (Sindhu), et à l'est, le Grand Magadha, Or il se trouve que la religion brahmanique n'affiche aucune velléité missionnaire ou prosélyte. Elle ne cherche pas à convertir, car les brahmanes ne cherchent qu'à assurer leur prééminence sociale et religieuse au sein de leur peuple, en qualité d'érudits et de sacrificants. Il s'ensuit que même à cette époque, une grande partie du Grand Magadha, à l'Est, est loin d'être encore brahmanisée, car même si les régions de Kausāmbi et de Kāśī au Kosala (à la confluence du Gange et de la Yamuna) l'étaient sans doute, celles des Licchāvi (confédération Vṛjji, plus au nord) et du Magadha proprement dit ne l'étaient guère, malgré l'implantation de clans de *kṣatriya*, souvent indépendante de celle des brahmanes qui formaient souvent de petits groupes ou des villages séparés.



Une autre preuve de la non-brahmanisation ou de la brahmanisation minoritaire du Magadha jusqu'à une époque tardive est le fait que les souverains de la dynastie des Maurya (321-185 av. J.-C.), qui régnèrent d'abord sur le Magadha (cap. Pāṭaliputra, actuelle Patna) puis étendirent leur empire sur presque toutes les régions de l'Inde, favorisèrent des religions telles que le jaïnisme (Candragupta), les ājīvika (Bindusara, fils de Candragupta) et enfin le bouddhisme (Aśoka 272-232, fils de Bindusara) et non la religion des brahmanes.

Il en découle, ainsi que le suggère Johannes Bronkhorst, que ces autres religions indiennes qui ont émergé entre le VI^e et le V^e siècle avant J.-C. dans le Grand Magadha, à savoir le jaïnisme, le bouddhisme et l'ajīvikisme, n'étaient pas d'origine brahmanique ni même forcément indo-aryenne et ne sont donc pas des courants secondaires issus d'un courant principal brahmanique comme on l'a longtemps pensé ou comme les nationalistes hindous contemporains tentent encore parfois de nous en convaincre. Comme on le verra par la suite, il semble bien que des notions aussi importantes que le *karman* à teneur morale et les renaissances successives, qui paraissent à présent si caractéristiques de l'hindouisme, aient été à l'origine des vieilles idées véhiculées par ces trois courants de religieux (appelés plus tardivement *śramaṇa*) du Grand Magadha avant d'influencer le brahmanisme à travers la littérature des premières *Upaniṣad* (VII^e-V^e s. avant J.-C.). Entré au contact de ces autres courants concurrents et plus missionnaires que lui, le brahmanisme a dû s'adapter et évoluer en intégrant certaines de leurs idées et en développant toute une rhétorique et des systèmes philosophiques destinés à réassurer son intégrité et imposer sa prééminence, ce qui lui a permis non seulement de survivre mais de se renforcer et de s'étendre sous la protection de la dynastie Shunga hostile au bouddhisme (185 à 73 av. J.-C.), puis surtout des Gupta (d'environ 250 à 535 apr. J.-C., avec le développement des six *darśana*, du vishnouisme et du shivaïsme) et de se transformer peu à peu en ce que l'on nommera seulement bien plus tard l'hindouisme. Au fil du temps, des petits groupes de brahmanes vont également s'implanter dans le Sud de l'Inde et hors de l'Inde, en Indochine et en Indonésie notamment, influençant la culture locale de concert avec les missionnaires bouddhistes et amenant à la formation des « États hindouisés » comme le Dvāravatī (actuelle Thaïlande), le Sṛī Kṣetra (actuelle Birmanie), le Fou Nan (III^e-V^e s.) puis les pays Khmer et Champā (II^e-XVII^e s., au Viêt Nam), Java (dynasties Sailendra 750-850, Mataram puis Śrīvijaya) et enfin Bali, dernier bastion actuel de l'hindouisme en Indonésie musulmane. C'est leur savoir et l'usage du sanskrit encore une fois qui leur donna du pouvoir, autant sinon plus que le succès de leur religion qui restera le plus souvent circonscrite dans les colonies de brahmanes ou dans les sphères royales de ces royaumes. Hors de l'Inde, les brahmanes ont été influents auprès du pouvoir politique mais toujours peu nombreux. La culture sanskrite a été ainsi adoptée localement par les autochtones, comme chez les Khmers et dans les dynasties indonésiennes, sans que

les Indiens soient restés très présents. C'est ainsi que même à présent, auprès du roi du Cambodge, pays bouddhiste, il y a toujours un brahmane — khmer évidemment — dont la fonction est purement rituelle.

Quant aux brahmanes qui se convertirent au bouddhisme à partir de l'époque Maurya et dans les siècles qui suivirent, ils ont joué un rôle important dans la sanskritisation des textes bouddhiques dans nombre d'écoles anciennes (Sarvāstivādin, Saṃmitīya, Mahāsaṅghika par exemple) puis dans le Mahāyāna naissant (I^{er} siècle), notamment sous la dynastie Kushana (Kaniška I^{er}, 127-147). De fait, tous les grands docteurs bouddhistes comme Nāgārjuna, Aryadeva, Asaṅga ou Vasubandhu naîtront dans des familles de brahmanes, ce qui fera d'eux des lettrés et des érudits capables d'écrire des *śāstra*. Comme le rappelle Michel Angot :

De tout temps, le sanskrit est demeuré d'abord la langue sacrée de petites communautés de brahmanes ; vers le début de l'ère chrétienne, en passant par une adaptation, il est devenu la langue cultivée adoptée par tous les intellectuels des religions autochtones, donc aussi celle du bouddhisme et du jaïnisme. Sanskritophones, les intellectuels bouddhistes et jaïna furent finalement nommés shramanes, « ceux qui font effort ». Tous ces intellectuels, brahmanes et shramanes, se ressemblaient beaucoup dans leur mode de vie et de pensée. Pendant le 1^{er} millénaire, utilisant la même langue, ils purent dialoguer, s'affronter verbalement ou à travers leurs enseignements [...]. Dans ces différentes sociétés, les brahmanes n'étaient donc pas les seuls intellectuels. Mais ils étaient les principaux, car les autres parlaient la langue que les brahmanes avaient mise au point².

2- L'Inde, berceau du bouddhisme

Le bouddhisme s'enracine tout entier dans l'expérience vécue du Bouddha historique, Shākyamuni, encore appelé Gautama. Son existence historique n'est guère remise en question mais beaucoup de doutes subsistent sur les épisodes et les datations de sa vie. Actuellement, et depuis de récentes mesures liées à des fouilles à Lumbinî (2013), indiquent le VI^e siècle avant J.-C., ce qui rapproche des dates proposées par la tradition theravādin qui indique les dates de 566-486 av. J.-C., ou celles, voisines, de 559-478 av. J.-C. Gautama naquit à Lumbinî, dans le clan des Shākya, près de Kapilavastu dont on a retrouvé des vestiges dans l'actuel Terāi, la plaine méridionale du Népal. Devenu le Bouddha, il vécut, pérégrin, dans le centre et le nord de l'Inde (grand Magadha) et mourut à Kushinagara, dans le royaume septentrional des Malla.

² Michel Angot, *Paroles de Brahmanes*, Seuil, 2010, p. 36-37.

Après son pârînvâna, son disciple Mahâkâshyapa dirige la communauté des moines et après la crémation partage les reliques en huit parts afin d'éviter les querelles entre les princes en présence. La communauté va se développer, d'abord dans le centre de l'Inde, avant de se disséminer aux quatre coins du sous-continent indien. Pour éviter toute déformation du message du Bouddha qui n'a laissé que des paroles, rien d'écrit, un premier concile se serait réuni à Râjagriha, un an après le départ du Bouddha, sous l'égide de Mahâkâshyapa. Ânanda, le fidèle serviteur de l'Éveillé, aurait alors répété de mémoire toutes les paroles du Bouddha sans rien omettre, donnant ainsi naissance aux sûtras ou Discours du Bouddha. Si ce premier concile est plutôt légendaire³, un second concile aura bien lieu à Vaishâli 110 ans après le pârînvâna pour régler des questions de Vinaya, la discipline religieuse. Ces premiers illustrent le souci de préserver l'authenticité du message du fondateur et surtout de la discipline éthique à travers le temps.

3- L'éclosion des écoles du bouddhisme ancien

Le concile de Vaishâli fut déterminant pour les règles disciplinaires, mais bientôt émergèrent plusieurs courants d'interprétation des paroles du Bouddha. Deux ou quatre courants initiaux apparaissent. Selon les Theravâdin, la première grande division de la communauté eut lieu vers 340 avant J.-C., soit 140 ans après la disparition du Bouddha. Ce concile se déroula à Pâtaliputra, au Magadha, sous l'égide des rois Nanda et/ou Mahâpadma. Il s'en détacha un groupe majoritaire, appelé pour cette raison les Mahâsanghika, "grande assemblée", qui soutenait cinq propositions critiquant le statut infailible de l'arhat. L'autre groupe, celui des Sthavira ou "Anciens"⁴, refusa de souscrire à cette idée en s'en tenant à la pureté de l'arhat, le tout sur fond de discussions sur la discipline;

Selon les chroniques pâli, un autre concile a eu lieu à Pâtaliputra dix-huit ans après le début du règne de l'empereur Ashoka, vers 250 av. J.-C., pour régler des différents doctrinaux au sein des Sthavira : les Sthaviravâdin "distinctionnistes" (Vibhajyavâdin) dirigés par le thera Mogalliputa Tissa reçurent le soutien de l'empereur, tandis que la branche dissidente des Sarvâstivâdin, partisans du "tout existe", quitta le Magadha pour s'établir au Cachemire et au Gandhâra. La troisième branche était celle des Pudgalavâdin ou "Personnalistes" qui soutenaient l'existence d'une personne ou pudgala, différente de l'âtman. Ashoka (règne : 268-237 av. J.-C.) s'était converti au bouddhisme par se repentir des massacres causés par ses armées dans le sud de l'Inde. Après le concile, il envoya des missions

³ Selon André Bareau, les récits du premier concile sont postérieurs au second concile et servent de justification doctrinale à ce dernier.

⁴ Groupe d'où sont issus les Theravâdins.

bouddhistes aux quatre horizons. L'une d'elles, menée par Mahinda, son propre fils, prendra pied au Sri Lanka, jetant les bases de la future école theravâda. Les branches du bouddhisme ancien continuèrent à se ramifier jusqu'à former dix-huit écoles distinctes, gardant entre elles des rapports cordiaux bien qu'émaillés de controverses. Certaines de ces écoles vont s'éteindre en quelques siècles, mais d'autres seront encore très présentes au VII^e siècle ap. J.-C., quand le pèlerin chinois Xuanzang visitera l'Inde. Tel est le cas des Sarvâstivâdin et des Pudgalavâdin (les Sammîtiya)⁵ et de deux écoles issues des Mahâsanghika, les Lokottaravâdin et les Prajñaptivâdin. Mais de nos jours, seul le courant dit Theravâda subsiste et se réclame du bouddhisme ancien.

4- L'avènement du Mahâyâna puis du Vajrayâna en Inde

Selon les historiens des religions, le Mahâyâna ou "Grand véhicule" serait issu des idées émises par certaines des écoles dites "anciennes". Courant émergeant peu à peu de spéculations philosophiques convergentes au sein des communautés monastiques anciennes, il aurait fini par constituer une doctrine d'interprétation nouvelle des enseignements du Bouddha dans des textes, les Mahâyânasûtra, à partir du I^{er} siècle — sans se démarquer des écoles anciennes. Mais la tradition du Mahâyâna fait remonter ses enseignements au Bouddha Shâkyamuni lui-même. Destinés à des disciples de compréhension supérieure, ces enseignements auraient été dissimulés durant les premiers siècles avant d'émerger vers le I^{er} siècle après J.-C. Or c'est vers l'an zéro de notre ère que les enseignements du Bouddha, quels qu'ils soient, sont couchés par écrit pour la première fois : au Sri Lanka, le Canon ancien pâli est fixé vers la fin du I^{er} siècle après J.-C. et c'est à la même époque qu'apparaissent les premiers sûtras du Mahâyâna. Il n'y a donc pas d'antériorité des textes écrits bouddhiques du bouddhisme ancien sur ceux du Mahâyâna émergeant. Le Mahâyâna, caractérisé par l'amplification de thèmes anciens comme celui du bodhisattva et par une vision plus universelle de la notion d'Éveil, va se propager par ses écrits et des débats en Inde dans les premiers siècles. Au II^e siècle, Nâgârjuna fonde la philosophie vacuitiste de la "Voie médiane" ou Mâdhyamika, et au IV^e siècle, Asanga et son demi-frère Vasubandhu exposent à leur tour dans des *shâstra* ("traités, commentaires") la philosophie Yogâcâra ou Cittamâtra, l'école de "l'Esprit seul". Ces deux courants philosophiques vont être l'objet de débats féconds dans les grandes universités bouddhiques de l'époque : Nâlandâ, fondée au II^e siècle, atteint dès le IV^e siècle une notoriété grandissante. Au VII^e siècle, elle abritera dix-mille étudiants de tous les pays d'Asie. À côté de ces développements philosophiques, le Mahâyâna insiste aussi sur la participation des

laïcs à la pratique et sur la dévotion aux bouddhas et bodhisattvas, ce qui fait son succès populaire. En Inde, le Mahâyâna va poursuivre son développement avec l'avènement, aux alentours du IV^e-V^e siècle, du Vajrayâna ou tantrisme bouddhique, son prolongement pratique. Au XII^e siècle, l'enracinement social de l'hindouisme et surtout les invasions musulmanes seront fatals au bouddhisme, avec la destruction des grands centres tels que Nâlandâ. Mais le bouddhisme s'est alors solidement implanté dans de nombreux pays d'Asie où il va continuer de se déployer et de se diversifier.

5- La diffusion du bouddhisme par la route de la soie

Sous le règne du roi Kanishka 1^{er} (78-110 ap. J.-C.) de la dynastie Kushan, le bouddhisme connaît une rapide propagation hors de l'Inde. L'empire Kushan s'étend alors de l'Inde à l'Asie centrale en englobant les régions actuelles du Pakistan et de l'Afghanistan, alors appelées le Gandhâra, l'Oddiyâna, la Sogdiane et la Bactriane. Dans ces régions se côtoient Indiens, Grecs, Parthes, Kushan, etc. et le bouddhisme, qui bénéficie du soutien royal, montre une grande vitalité, comme en témoignent les vestiges de l'art indo-grec du Gandhâra et de Bâmiyân. Il est surtout d'obédience mahâsanghika, sarvâstivâdin et mahayaniste. Par les routes de la soie ouvertes vers la lointaine Chine, les moines vont introduire le bouddhisme dans l'Empire du Milieu dès le I^{er} siècle. Tout au long de la Sérinde, le bouddhisme côtoie le nestorianisme et le courant manichéen. Les oasis de Kashgar, du Khotan, d'Aksu, de Kucha, de Tumchuq, de Turfan et de Dunhuang s'émaillent bientôt de monastères et de sanctuaires rupestres. Les échanges culturels iront bon train jusqu'au X^e siècle. Les invasions turques musulmanes vont alors rendre les choses plus difficiles et le bouddhisme cessera toute activité en Asie centrale vers le XII^e siècle, avant que la conversion des Mongols ne lui donne un nouvel et bref essor. Mais entre temps, la Chine est devenue bouddhiste...

6- Le bouddhisme en Chine

Au début de l'ère chrétienne, les premiers sûtras sont traduits en chinois. Avec un Indien du nom de Matanga, Zhu Falan traduit en 67 le Sûtra en 42 articles, un texte du bouddhisme ancien. Au cours des II^e et III^e siècles, d'autres traductions suivent, qui sont l'œuvre de traducteurs originaires de l'Asie centrale. Dès le début, le bouddhisme se heurte au confucianisme et au taoïsme qui voient en lui un concurrent étranger. Ces hostilités, doublées de la difficulté de traduire en chinois des textes d'origine indienne, retardent la diffusion du bouddhisme. Au début du IV^e siècle, la Chine est politiquement coupée en deux entre le Nord des dynasties barbares et le Sud où l'élite chinoise a trouvé refuge. En pénétrant les deux régions, le bouddhisme va gagner la réputation d'une force unificatrice. Au Nord, à Chang'an, un traducteur de génie, le Kouchéen Kumârajiva (344 ou 350-413), sous

la protection de l'empereur des Qin supérieurs, constitue une équipe de moines et produit enfin des traductions acceptées de tous. Il est l'un des propagateurs du Mahâyâna et de la philosophie mâdhyamika (école Sanlün). Le Mahâyâna triomphe bientôt, au point qu'en Chine, les moines adjoindront aux vœux traditionnels du Vinaya⁶ les règles de conduite des bodhisattvas⁷. Aux Ve et VIe siècles, la dynastie Wei favorise la diffusion du bouddhisme dans les régions nord. En Chine du Sud, le bouddhisme s'associe d'abord au taoïsme puis s'en démarque. Dao'an (314-385) et son disciple Huiyuan (334-416) marqueront cette époque, le second étant l'initiateur des écoles de la Terre Pure. Avec la réunification de la Chine au VIe siècle, le bouddhisme est désormais solidement implanté.

Des écoles vont se constituer, la plupart d'entre elles autour d'un sūtra particulier, ce qui souligne l'importance des traductions et de la tradition scripturaire pour les Chinois. Huisi et son disciple Zhiyi (539-597) fondent l'école des Terrasses du Ciel, Tiantai, qui s'inspire du Sūtra du Lotus, et Fashun (557-640) crée l'école de l'Ornementation Fleurie, Huayan, fondée sur l'Avatamsakasūtra. Sous la dynastie des Tang, on voit bientôt émerger en réaction contre la scolastique l'école méditative du Chan⁸ qui prend sa forme définitive avec Huineng (638-713), le fondateur de l'école du Sud. Parallèlement, l'école de la Terre Pure vouée au bouddha Amitâbha s'organise avec Shandao (613-681). Enfin, le traducteur et pèlerin Xuanzang (602-664) fonde l'école idéaliste Faxiang à son retour des Indes où il a passé plus de douze années. L'école Vajrayâna indienne ne fera qu'un bref passage en Chine avant de gagner le Japon en 806. Du VII^e au IX^e siècles, le bouddhisme est florissant et prospère, mais la corruption des monastères provoquera une grande proscription du bouddhisme entre 842 et 845. Seules les écoles Chan et de la Terre Pure y survivront. Sous la dynastie des Song, le Chan triomphe sous une forme sophistiquée tandis que dans les milieux populaires, la dévotion à Amitâbha domine. Au XIII^e siècle, la dynastie mongole Yuan prend le pouvoir en Chine. À la cour de Kublai Khan figurent des maîtres vajrayâna tibétains et le clergé bouddhiste chinois est sous le contrôle des lamas tibétains. À la chute des Mongols, la dynastie Ming accède au pouvoir (1368). Le néo-confucianisme triomphant, hostile au bouddhisme, entraîne sa déchéance, et ce dernier se mâtine de taoïsme populaire. Malgré un sursaut lié à Zhuhong (1535-1615) qui unifie Chan et Terre Pure, le bouddhisme ne cessera de péricliter en Chine. Il ne connaîtra le réveil qu'à l'époque moderne, dans les années 1920, avec

⁶ Le code de discipline.

⁷ Ces règles de conduite du bodhisattva selon le Mahâyâna sont tirées du *Brahmâjâlasūtra* ou "Filet de brahmâ", un texte mahayaniste peut être apocryphe.

⁸ Chan est la transcription chinoise du sanskrit *dhyâna*, recueillement méditatif.

la reprise des études savantes et la modernisation du clergé. La guerre sino-japonaise, la guerre civile et l'arrivée des communistes au pouvoir ne feront qu'aggraver la situation déjà précaire du bouddhisme chinois, sauf à Taiwan où il connaît une nouvelle vitalité.

7- De la Chine à la Corée

En 372, un moine chinois arriva au royaume du Koguryo. Bientôt, des moines coréens se rendirent en Chine pour étudier le bouddhisme et l'introduire à leur retour dans leur pays. Après le Koguryo vint le tour du royaume de Paekche puis celui du Silla. Au VII^e siècle, quand le Silla conquiert et unifie le pays, le bouddhisme triomphe en Corée, sous la protection du pouvoir royal. Y sont présentes notamment l'école monastique du Vinaya, l'école de l'Ornementation fleurie (cor. Hwaom) et bientôt l'école Chan, appelée Son en Corée, qui pénètre au VIII^e siècle et constitue bientôt une école majeure. Le canon chinois est imprimé en Corée dès 1091. À la suite de plusieurs tentatives de rapprochement entre les écoles Hwaom et Son, le maître Chinul (1158-1210) parvient à imposer une vision synthétique des deux courants. Pendant la période mongole (XIII^e siècle), le bouddhisme s'enrichit de quelques apports tibétains. Mais à partir du XIV^e siècle, l'arrivée au pouvoir d'une dynastie privilégiant le néo-confucianisme va sonner le glas d'un bouddhisme prospère. De nombreux temples sont supprimés et les moines sont chassés de la capitale en 1623. En 1895, le bouddhisme retrouve la liberté, et après les tentatives de japonisation liées à l'occupation japonaise, le bouddhisme coréen est actuellement scindé en deux courants : le Chogye fidèle à la vie monastique et le Taego aux prêtres sécularisés selon le mode japonais.

8- Le bouddhisme au Japon

Aux VI^e et VII^e siècles, le bouddhisme coréen a joué un rôle capital dans la diffusion du bouddhisme au Japon. Ce dernier y pénètre en effet vers 552 grâce à une ambassade coréenne. Mais il ne s'imposera qu'après la défaite du clan noble des Monotobe, hostile à cette religion étrangère. L'empereur Yomei reconnaît alors le bouddhisme vers 587, y voyant un moyen de protéger l'État japonais. Pendant la période d'Asuka, le prince Shôtoku (574-622) proclame une constitution gouvernementale alliant les principes du bouddhisme à ceux du confucianisme. Il encourage le bouddhisme et fait édifier plusieurs temples. Peu à peu, des moines coréens et chinois introduisent textes et écoles chinoises, et lors de la période suivante dite de Nara (710-794), pas moins de six écoles sont implantées au Japon :

les écoles hinayanistes Jôjitsu⁹, Kusha¹⁰ et Ritsu (Vinaya), et les écoles mahayanistes Hossô (ch. Faxiang), Kegon (ch. Huayan) et Sanron (ch. Sanlun)¹¹. Le bouddhisme prend alors un caractère aristocratique. En 745, l'empereur Shômu fait édifier le temple Tôdaiji pour abriter une grande statue du Bouddha Vairocana. À partir de ce moment, la religion autochtone Shintô et le bouddhisme s'allient en une forme synchrétique qui perdurera jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Après le déménagement de la cour à Heian en 794 (période de Heian), deux nouvelles écoles apparaissent, se distinguant nettement des écoles antérieures. Saichô (767-822), après un voyage en Chine, fonde l'école Tendai¹² en 805 avec le soutien impérial. Il rejette le Vinaya pour lui substituer une ordination de type strictement mahayaniste. Son école, avec son immense monastère Enryaku-ji au mont Hiei, va bientôt s'opposer aux écoles de Nara. En 822, l'autorisation d'ordination selon le Mahâyâna est accordée à ce monastère, mettant fin à l'hégémonie de Nara. Le Tendai intègre les courants chan, amidiste et tantrique au sein d'une école mahayaniste s'appuyant sur le Sûtra du Lotus. Peu après, de retour de Chine où il a reçu la transmission du Vajrayâna, Kûkai (774-834) fonde l'école Shingon ("école des mantras") en 809. Cette école tantrique installe bientôt son siège monastique, le Kongôbu-ji, au mont Kôya.

À la fin du XII^e siècle, après une sanglante guerre de clans, le Japon entre dans la période de Kamakura avec la dictature militaire des shôguns. Trois nouveaux courants vont enrichir le bouddhisme japonais. L'école Zen, d'abord, avec Eisai et surtout Dôgen (1200-1253) qui fonde l'école zen sôtô. D'autres maîtres introduiront la branche zen rinzai yôgi à la fin du XIII^e siècle. Le moine Hônen (1133-1212) et son disciple Shinran (1173-1263) sont respectivement à l'origine de l'école de la Terre Pure (Jôdoshû) et de la nouvelle école de la Terre Pure (Jôdoshinshû) qui se répandent dans le milieu populaire. En se mariant, Shinran initie un clergé de prêtres mariés. La dernière école japonaise est le fait d'un moine énergique et puriste, Nichiren, qui crée un bouddhisme populaire facile à comprendre et à pratiquer, exclusivement fondé sur le Sûtra du Lotus. Entre le XIV^e et le XVI^e siècle, on assiste à une ingérence croissante des grands monastères dans la politique et à l'institutionnalisation du Zen. En 1564, pour en finir avec la pression monastique, le capitaine Oda Nobunaga se lance dans une destruction systématique des grands monastères. Les temples Jôdoshinshû, le Tôdaiji et le

⁹ L'École Satyasiddhi d'Harivarman, à mi-chemin entre le Hinâyâna et le Mahâyâna.

¹⁰ Kusha, déformation de Kosha, école de l'*Abhidharmakosha* de Vasubandhu.

¹¹ L'école des trois traités du Mâdhyamika, initiée en Chine par Kumârajiva.

¹² Transposition japonaise du chinois Tiantai, "Les Terrasses du ciel", qui désigne l'école mahayaniste de Zhiyi.

mont Hiei sont ravagés. Quand dans la période suivante d'Edo (1603-1868) les temples se relèvent, les Tokugawa au pouvoir les obligent à s'affilier à des monastères-sièges, les Honzan, lesquels sont placés sous le contrôle étroit de l'État. Après le mouvement anti-bouddhiste qui caractérise la révolution de l'ère Meiji (fin du XIX^e s.), l'État fait du Shintô la religion impériale, le séparant complètement du bouddhisme. Celui-ci survit sous une forme sécularisée, et la naissance de mouvements laïcs néo-bouddhistes militants caractérise l'entre-deux guerres. Ainsi émergent la Reiyûkai et surtout la Sôka Gakkai, issue de l'école Nichiren-shoshû. Bien que le bouddhisme classique demeure une grande institution au Japon, il y a perdu beaucoup de sa vitalité spirituelle. Cependant, les études universitaires bouddhiques et l'intérêt des Occidentaux pour le Zen notamment présagent peut-être d'un avenir plus serein.

9- Le cas particulier du Viêtnam

Le Viêtnam est le seul parmi les pays du sud-est asiatique à conserver un bouddhisme mahayaniste prépondérant. Le bouddhisme s'y est implanté très tôt, à partir du II^e siècle, par deux voies, celle de la Chine et celle de l'Inde. Le Champâ, au centre du Viêtnam actuel, était en effet indianisé et le bouddhisme s'y développa d'abord grâce à des moines indiens sarvâstivâdins et sammitîyas. Mais c'est par le biais de la Chine que des moines mahayanistes s'installèrent au Viêtnam. Un certain Vinîtaruci, moine indien ayant étudié en Chine, fonda une première école Chan au VI^e siècle. Appelée Thiên au Viêtnam, cette école va bientôt dominer, encouragée par les empereurs Dinh, Lê puis Ly postérieurs. Au XI^e siècle, l'empereur Ly thanh Tôn devient lui-même un grand maître thiên. À partir du XIII^e siècle, on notera une présence discrète du Theravâda au Viêtnam, aux côtés du Mahâyâna majoritaire. Au XV^e siècle, la Chine envahit le pays et le bouddhisme subit alors les persécutions des néo-confucianistes. Malgré l'indépendance retrouvée en 1428, le bouddhisme poursuit son déclin, malgré l'assise populaire de l'école de la Terre Pure. Le Thiên connaîtra un regain de vitalité au XVII^e siècle avec l'introduction de la branche Lâm-tê (ch. Linji, jap. Rinzaï). Mais il déclinera à nouveau au siècle dernier sous les coups du confucianisme d'État qui fera des membres du clergé des "bonzes fonctionnaires professionnels". Le régime colonial français et les progrès du catholicisme ne feront qu'aggraver la situation. Entre 1920 et 1930, le bouddhisme vietnamien se réveille par le biais d'associations très actives qui font publier des traductions du canon chinois en vietnamien romanisé. Après la Seconde Guerre Mondiale, l'école de la Terre Pure connaît une grande popularité et les associations bouddhiques se multiplient. Elles joueront un rôle social et pacifiste important durant la guerre du Viêtnam. Depuis la réunification (1976), elles connaissent les persécutions du

nouveau régime et ni les manifestations ni même les immolations de bonzes par le feu n'ont mis fin à la répression actuelle du bouddhisme au Viêtname.

10- Le bouddhisme au Sri Lanka

C'est, rappelons-le, le propre fils de l'empereur Ashoka, Mahinda, qui introduisit le bouddhisme Theravâda au Sri Lanka. Reçu par le roi Devânampiya Tissa, il fonde le monastère du Mahâvihâra vers 240 av. J.-C. à Anurâdhapura. Sa sœur Sanghamittâ le rejoint et tous deux ordonnent les premiers religieux. Au II^e et au I^{er} siècle avant J.-C., les dangers liés aux incursions tamoules et à l'édification du monastère concurrent de l'Abhayagirivihâra décidèrent les moines du Mahâvihâra à fixer le canon pâli par écrit afin de préserver l'enseignement, ce qui fut fait au cours du I^{er} siècle avant J.-C. Au IV^e siècle, l'Abhayagirivihâra de sensibilité mahayaniste poussa le roi Mahâsena à faire détruire le Mahâvihâra, qui sera cependant reconstruit quelque temps plus tard. Le Mahâvihâra restera en rivalité avec les mahayanistes et les moines d'un nouveau monastère, le Jetavanavihâra jusqu'au XI^e siècle. C'est seulement vers le Ve siècle que l'appellation Theravâda s'impose pour désigner le bouddhisme cinghalais, et l'on trouve même des expressions du type Mahâyâna Theravâda! Ce qui montre que ce terme est alors assez imprécis et ne désigne pas forcément un courant spécifique. Le roi Parakkamabâhu 1^{er}, qui déplace la capitale à Polonnaruwa au XII^e siècle, oblige alors les deux écoles dissidentes à rallier l'école Theravâda du Mahâvihâra, unifiant ainsi le bouddhisme. Celui-ci va s'affaiblir dans les siècles suivants du fait de l'occupation européenne et chrétienne de l'île. Les Portugais, les Hollandais et enfin les Anglais (1802) se succèdent. À la fin du siècle dernier, cependant, en partie grâce à une poignée d'Occidentaux favorables au bouddhisme, le Theravâda srilankais connaîtra un renouveau avec la fondation de collèges et d'écoles destinées à son enseignement. À l'heure actuelle, on constate dans l'école du Mahâvihâra un souci d'orthodoxie qui influe sur les autres écoles theravâda du Sud-Est asiatique.

11- Les états successifs du bouddhisme dans le Sud-Est asiatique

Si le bouddhisme du Sud-Est asiatique est actuellement dit theravâda, on oublie bien souvent qu'il fut pendant longtemps de sensibilité mahayaniste et parfois même tantrique. La Birmanie reçut peut-être ses premières missions bouddhistes à l'époque d'Ashoka. Entre le III^e et le V^e siècle, le Theravâda y cotoyait déjà le Mahâyâna et le Vajrayâna. Le roi Anawratha (1044-1077) conquiert le royaume Môn parce que son souverain avait refusé de lui envoyer une copie du canon pâli. Il ramena à Pâgan de nombreux moines qui établirent la communauté monastique birmane sous la conduite de Shin Arahan. Pâgan se couvrit bientôt de temples les plus splendides les uns que les autres, et des liens furent noués avec le Sri Lanka.

En échange des reliques envoyées en Birmanie, le roi cinghalais Vijayabâhu reçut une copie du canon pâli et des moines birmans rétablirent la lignée monastique mise à mal par les Tamouls. Désormais, de fréquents échanges auront lieu entre ces deux pays. Pâgan, à son apogée, comptera près de 9000 temples, mais des dissensions aboutiront à l'éclatement de la communauté en quatre groupes au milieu du XIII^e siècle. Partiellement détruite par les Mongols, Pâgan ne survivra pas aux invasions Shan en 1299. Un siècle plus tard, Dharmaceti, roi de Pegu, réunifera la communauté sous l'égide de l'école du Mahāvihâra cinghalais. Depuis, deux conciles se sont réunis en Birmanie pour réviser le canon pâli, l'un entre 1868 et 1871, et l'autre entre 1954 et 1956. Malgré l'occupation anglaise puis japonaise et en dépit de la dictature actuelle, le bouddhisme birman conserve sa vitalité. Il a su intégrer des cultes animistes autochtones tels que celui des trente-six nat¹³.

C'est par la Birmanie que le Theravâda va gagner le Siam au VI^e siècle. Mais du XI^e au XIII^e siècle, sous le contrôle des Khmers, le Siam sera surtout mahayaniste. Puis les Thaïs, fuyant l'invasion mongole, s'installent et établissent les royaumes de Chiangmai et de Sukhothai. Le Theravâda y reprend son essor. Au XIV^e siècle, le roi Lu Thai demande aux moines birmans de réintroduire l'ordination monastique selon l'école du Mahāvihâra et devient lui-même moine. Au siècle dernier, le roi Mongkut et son fils Chulalongkorn ont encouragé le bouddhisme thaïlandais en initiant la réforme orthodoxe dite du Dhammayutika.

Au Cambodge, le bouddhisme apparut aux côtés de l'hindouisme vers le V^e siècle. Il fut à la fois hinayaniste et mahayaniste, mais au XIII^e siècle, le roi Jayavarman VII (1181-1219) encouragea le Mahâyâna et fit édifier les temples d'Angkor Thom et du Bayon à l'image d'Avalokitesvara, le bodhisattva de la compassion. Ce n'est qu'après la chute d'Angkor, au XIV^e siècle, que le Theravâda triomphera, sous le règne d'Indravarman III. Depuis, il est la force religieuse principale du pays, mais il a subi une terrible persécution de la part des Khmers rouges entre 1975 et 1979.

Le Laos, petit pays né au XIV^e siècle, est devenu theravâdin à l'occasion du mariage de son roi avec une princesse cambodgienne. Dans tous ces pays, le bouddhisme Theravâda conserve des traces du Mahâyâna et du Vajrayâna, même si la volonté officielle va dans le sens d'une orthodoxie croissante et de l'éradication des croyances hétérogènes.

Notons que ce n'est qu'au XX^e siècle, sur proposition d'Allan Bennett, moine occidental ordonné en 1902, et avec l'approbation des autorités monastiques des différentes écoles se référant au canon pâli que le terme de Theravâda est

¹³ déités autochtones des rivières.

généralisé à l'ensemble des courants du Sud-Est asiatique et considéré comme représentant le "bouddhisme originel".

12- Le bouddhisme en Indonésie

Après une première implantation des écoles anciennes dès le III^e siècle, le Mahâyâna pénétra par voie maritime en Indonésie. Le moine cachemirien Gunavarman convertit la reine de Sumatra et le fils de celle-ci proclama le bouddhisme religion officielle. Quand le moine chinois Yijing (635-713) séjourna à Palembang, toutes les écoles bouddhiques de l'époque y étaient présentes. Au VIII^e siècle, on assiste à l'arrivée du Vajrayâna à Java où, dès l'an 800, est édifié l'imposant stûpa-mandala de Borobudur. Au XI^e siècle, un maître renommé de Sumatra, Serlingpa, recevra la visite d'Atisha. Il va lui transmettre des enseignements sur la compassion qui vont ensuite se répandre au Tibet. Pendant quelques siècles encore, le Mahâyâna et le Vajrayâna vont côtoyer l'hindouisme et un syncrétisme va parfois se développer comme à Bali. Mais l'arrivée des musulmans au XV^e siècle sonnera le glas du bouddhisme indonésien, qui ne reprend timidement qu'à la fin du XX^e siècle sous l'inspiration de moines birmanes et de maîtres chinois et tibétains.

13- Le bouddhisme au Tibet

Le Tibet est le dernier grand royaume asiatique à être touché par le bouddhisme. Si la forme qu'il y revêt est complexe, c'est parce que le Tibet bénéficie de toutes les formes d'enseignement bouddhique développées jusqu'alors. S'y combinent l'enseignement monacal du Vinaya issu du bouddhisme ancien, le Mahâyâna indien et le Vajrayâna ou tantrisme. Le bouddhisme apparaît sous le règne de Songtsen Gampo (569-650), par l'entremise de deux de ses épouses, l'une chinoise et l'autre népalaise. Le Rasa Trülwang, futur Jokhang, est édifié à Lhasa, et Songtsen Gampo charge l'un de ses ministres, Thonmi Sambhota, de forger une écriture et une grammaire tibétaines facilitant la traduction des textes sanskrits. Malgré tout, le bouddhisme ne pénètre guère dans la société, et les rois qui succèdent au grand souverain lui préfèrent les prêtres du bön ancien. Cinq générations plus tard, l'empereur Trisongdétsen (742-797) monte sur le trône d'un Tibet parvenu à son apogée politique et territoriale. Il est animé du désir profond d'implanter le bouddhisme au pays des neiges en dépit de la résistance de ses ministres. L'abbé indien Shântarakshita est chargé de fonder le temple de Samyé. Mais des obstacles spirituels et temporels l'en empêchent et l'abbé conseille au roi d'inviter Padmasambhava. Ce dernier, après avoir subjugué les forces hostiles, inaugure le temple vers 778 et diffuse les enseignements du Vajrayâna. Bientôt, le bouddhisme est proclamé religion officielle au détriment du bön et l'immense travail de traduction des textes indiens commence sous la direction de Pagor

Vairocana. Pour sa part, Shântarakshita ordonne les premiers moines et introduit la philosophie mahayaniste du Mâdhyamika. Enfin, le roi opte pour un bouddhisme indien graduel et rejette le subitisme du Chan chinois¹⁴. Après quelques décennies de développement, les institutions monastiques seront mises à mal par le roi Langdarma vers 840. Son assassinat (842) plongera le Tibet dans le chaos politique pour plus d'un siècle mais le bouddhisme survivra, préservé par des familles de yogis et par un clergé monastique renaissant. L'ensemble de cette période est appelée "la première diffusion".

Au XI^e siècle commence "la seconde diffusion" : au Tibet oriental, le traducteur Rinchen Zangpo (958-1055) revient des Indes chargé de nouveaux textes inédits de tantras et initie à son retour les traductions des "tantras nouveaux". Il invite au Tibet le maître indien Atisha (983-1054) qui fonde l'école Kadampa, réputée pour sa rigueur et ses enseignements sur la compassion. Dans la même période, un autre tibétain, Marpa Lotsawa (1012-1097), se rend en Inde auprès des maîtres Nârôpa et Maitripa, et à son retour fonde l'école Kagyüpa en transmettant son héritage spirituel à Milarépa (1040-1123). Un autre traducteur, Drokmi Lotsawa, reçoit en Inde les enseignements de Virûpa et les transmet à son tour à un Tibétain, Khön Köntchok Gyalpo (1034-1102), qui fonde le monastère de Sakya et l'école du même nom. Ces trois écoles reçoivent alors le nom d'écoles "nouvelles", Sarmapa, tandis que les héritiers de Padmasambhava sont désignés comme des Nyingmapa ou "Anciens". Entre le XII^e siècle et le XVII^e siècle, on assiste sur le plan politique à des luttes entre les institutions monastiques des écoles nouvelles pour gouverner le Tibet. Lors de la menace d'invasion mongole en 1239, Sakya Pandita devient le maître de Godan Khan, sauvant ainsi le Tibet de la destruction. Les Sakyapa deviennent alors les maîtres du pays. Ce seront ensuite des Kagyüpa (les P'agmo droupa) qui prendront le pouvoir. Enfin, la toute dernière école née à l'aube du XV^e siècle, celle des Guélougpa fondée par Tsongkhapa (1357-1419), finira par triompher au XVII^e siècle grâce à l'appui mongol : en 1642, Goushri Khan intronise le V^e Dalai-lama, Ngawang Lozang Gyatso (1617-1682). Désormais, ses incarnations successives gouverneront le Tibet. Sur le plan spirituel, il faut noter l'émergence de grandes figures : Gampopa (1079-1153) chez les Kagyüpas, Sakya Pandita (1182-1251) chez les Sakyapa, Longchenpa (1308-1363) chez les Nyingmapa et Tsongkhapa chez les Guélougpa. Chacun d'eux, et beaucoup d'autres, vont préciser la philosophie de leur école et écrire des œuvres d'une grande portée. Durant toute l'histoire tibétaine, les mystiques et les yogis à

¹⁴ Ce fut l'enjeu du débat de Samyé où l'Indien Kamalashîla, disciple de Shântarakshita, débattit contre le moine chinois Hoshang Mahâyâna. Voir P. demiéville, *Le concile de Lhasa*, Collège de France, 1987.

l'exemple de Milarépa sont nombreux, et beaucoup d'entre eux ont laissé des écrits inspirés. À partir du XVII^e siècle, on assiste à un repli des écoles sur elles-mêmes. Au XIX^e siècle, dans l'Est du Tibet, un maître kagyüpa, Jamgön Kongtrül Lodrö Thayé, rejoint par d'éminents maîtres sakyapas et nyingmapas, fonde le mouvement Rimé, "non-sectaire", pour sauver les lignées menacées par la négligence ou l'intolérance. Le début du XX^e siècle sera marqué par les menaces d'invasion étrangère et par les efforts de modernisation du pays tentés par le XIII^e Dalai-lama, souvent contrés par les factions monastiques conservatrices. En 1950, les troupes communistes chinoises envahissent l'est du Tibet, et les négociations entamées par le jeune XIV^e Dalai-lama ne permettront pas de sauver le pays de l'annexion. En 1959, le Dalai-lama doit fuir le Tibet pour se réfugier en Inde, suivi de près de cent-mille tibétains. Depuis, la répression chinoise n'a cessé de s'abattre sur les Tibétains et leurs institutions religieuses, qui ont beaucoup souffert de la révolution culturelle. Malgré quelques périodes de "libéralisation", la situation reste dramatique pour le bouddhisme et l'ensemble de la culture tibétaine. C'est désormais dans la diaspora tibétaine, sous la direction éclairée du Dalai-lama, que résident les espoirs de la survie du patrimoine spirituel tibétain, ainsi que dans les centres qui se sont créés un peu partout dans le monde.

14- Les Mongols, derniers peuples d'Asie touchés par le bouddhisme

Le monde mongol fut touché par le bouddhisme quand Godan Khan, petit-fils de Gengis Khan, invita à sa cour Sakya Pandita alors qu'il s'apprêtait à envahir le Tibet (1239). Le maître tibétain réussit à faire du Khan son disciple et obtint pour les Sakyapas le gouvernement du Tibet. Lorsque Möngke et Kublai Khan achevèrent de conquérir la Chine, le neveu de Sakya Pandita, Tchögyal P'akpa (1235-1280) devint le maître de Kublai Khan, le nouvel empereur de Chine, tandis que le II^e Karmapa¹⁵ rejoignait Möngke. L'influence tibétaine en Mongolie et en Chine des Yuan sera grande, mais après leur chute (1368), le bouddhisme va s'effacer rapidement des cours mongoles au profit du chamanisme ancestral. Il faudra attendre la venue de Sönam Gyatso (1543-1588) auprès d'Altan Khan pour voir le bouddhisme s'implanter définitivement en terre mongole. Après lui avoir décerné le titre de dalai-lama (III^e), Altan Khan interdit le chamanisme et exempta d'impôts les religieux. Bientôt, l'arrière-petit-fils d'Altan Khan, Yönten Gyatso, sera reconnu comme le IV^e Dalai-lama. Désormais, les relations entre le Tibet guélougpa et la Mongolie ne cesseront plus. C'est encore un chef mongol, Goushri Khan, qui intrônisa le Ve Dalai-lama au Tibet en 1642. Le canon tibétain est traduit en mongol dès 1623. De Mongolie, le bouddhisme tibétain va passer en

¹⁵ Karma Pakshi (1206-1283), hiérarque de l'école kagyüpa.

Mandchourie, puis en Sibérie parmi les Bouriates, les Yakoutes et les Kalmouks. En 1741, le clergé bouriate obtient la reconnaissance officielle du tsar de Russie. Les Russes occupent la Mongolie extérieure en 1921, et en 1938, Staline décrète une purge qui entraîne la destruction de 800 monastères et l'exécution de dizaines de milliers de moines. Depuis les années 1980, le bouddhisme renaît peu à peu, concurrencé par les prêcheurs évangélistes américains. La situation est encore plus délicate en Mongolie intérieure sous domination chinoise.

15- L'arrivée du bouddhisme en Occident

Le bouddhisme a depuis longtemps suscité de la curiosité en Occident, notamment de la part des pères missionnaires envoyés en Extrême-orient entre le XVI^e et le XVIII^e siècles. Mais il faut attendre le XIX^e siècle pour voir apparaître les premières traductions d'importance comme celles de Rémusat, de Burnouf, Foucaux, Sénard et Julien. Ces études savantes suscitent chez Schopenhauer, Quinet et Renan un enthousiasme idéalisé pour le bouddhisme. D'autres, comme Barthélémy Saint-Hilaire, y voient une religion du néant, "contraire à la doctrine chrétienne". Mais tous ces débats, davantage animés par la passion intellectuelle que par une connaissance précise du bouddhisme, ne touchent alors que les milieux intellectuels. À la fin du siècle, Sir Edwin Arnold publie *La Lumière de l'Asie* qui suscite les premières vocations bouddhistes en Grande-Bretagne. Une petite communauté occidentale theravâdine va s'y développer, tandis que la Pali Text Society créée par T. W. Rhys Davids (1881) s'attèle à la tâche de la traduction anglaise du canon pâli. Après la forte impression provoquée par le maître Zen Shaku Sôen et par le moine theravâdine Dharmapâla au Parlement mondial des religions de Chicago (1893), Paul Carus, l'auteur de *L'Évangile du Bouddha* invite au tout début du XX^e siècle D. T. Suzuki aux États-Unis. Ce dernier, par ses écrits, fera connaître le Zen en Occident, en l'adaptant aux mentalités. Mais ce n'est que lors des années 1950 que plusieurs maîtres Zen japonais comme Shunryû Suzuki, Katagiri, Sasaki et Maezumi implantent les premiers centres Zen sur le sol américain. Le Zen ne touchera l'Europe qu'avec l'arrivée de Taisen Deshimaru en France (1967), à l'origine de l'Association zen internationale. Depuis, d'autres courants s'y sont implantés. Le bouddhisme tibétain, troisième grand courant à toucher l'Occident, verra le terrain préparé par des auteurs tels que la voyageuse Alexandra David-Neel. Mais c'est l'occupation brutale du Tibet suivie de l'exil de près de cent mille réfugiés en Inde qui déclencheront la rencontre avec l'Occident. Attirés par les chemins de Katmandou, de jeunes Occidentaux découvrent les lamas tibétains réfugiés. La détermination de quelques-uns d'entre eux et la situation précaire des Tibétains vont faciliter l'implantation des premiers centres tibétains en Occident. Chögyam Trungpa (1939-1987) s'installe aux États-Unis où il développe ses centres à partir de 1970. Viendra ensuite le tour de Kalou

Rinpoché, du XVI^e karmapa et de nombreux autres lamas des différentes écoles qui développeront des centres un peu partout en Europe et aux États-Unis, puis en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Russie. À l'heure actuelle, le bouddhisme tibétain domine le paysage bouddhiste occidental (65 à 70%), avec plusieurs milliers de centres dans le monde. À côté de cette implantation encore modeste mais solide des bouddhismes zen, tibétain et theravâda, on assiste à la reprise des études savantes aux États-Unis, au Japon et en Europe, souvent menées par des universitaires qui possèdent une solide connaissance pratique et intérieure du bouddhisme qui manquait parfois à leurs illustres prédécesseurs. Il ne faut pas oublier non plus les nombreux réfugiés asiatiques bouddhistes installés en France, en Europe et aux États-Unis, qui constituent la majeure partie des bouddhistes hors d'Asie, même s'ils demeurent discrets et si les échanges entre eux et les communautés bouddhistes occidentales sont encore peu développés.